



**A.C.C.E.S.**  
**Actions Culturelles Contre les Exclusions et les Ségrégations**

**Colloque A.C.C.E.S. 2018**  
**Premières transmissions de la langue orale**

Médiathèque Marguerite Duras – Paris - 11 octobre 2018

***Evelio Cabrejo Parra,***  
***Psycholinguiste, Vice-Président d'A.C.C.E.S.***

***La construction de la musique de la langue***

Je voudrais parler d'une expérience très personnelle. Quand j'ai commencé à m'intéresser à l'acquisition du langage, j'ai passé beaucoup de temps avec les enfants. À l'époque il était très difficile d'entrer dans les écoles parce qu'il fallait l'autorisation de l'Académie et ensuite celle du directeur de l'école. Alors j'ai décidé d'aller passer un certain temps auprès d'enfants d'amis qui m'ont fait confiance. J'ai fait du baby-sitting. Ce qui m'a surpris et qui continue de me surprendre c'est la précocité avec laquelle la langue orale, la musique de la langue s'installe chez l'enfant. Car quand on passe une matinée avec un enfant, on échange beaucoup, et par exemple quand je posais une question du genre « est-ce que tu veux un jus d'orange ? » il me répondait en essayant de prononcer le mot Oraaanchhh pour corriger ma prononciation. Il avait une représentation claire de l'articulation de ce mot même s'il n'arrivait pas à le dire. Cela m'a beaucoup surpris et je n'arrivais pas à en comprendre le mécanisme. Alors parfois je faisais des petits tests en profitant de mon handicap linguistique, pour voir comment les enfants réagissaient. Par exemple un jour, je regardais des images avec un enfant et il y en avait une d'un poisson. Je lui dis : « est-ce que c'est un « poison » ? » Il me répondit « mais non, ça on le mange ». C'est incroyable ! Comment se fait-il qu'un enfant puisse comprendre que je le faisais exprès ? Dans sa réponse : « ça » se mange », on voit bien tout ce qu'il y a déjà de connaissance, de culture constituée. On l'a évoqué ce matin : chez l'enfant, la compréhension de la langue est plus étendue que sa production.

Autre exemple. Un jour j'ai vu un tout petit bébé dans un parc avec sa maman. Il devait avoir environ huit mois pas plus. Sa maman lui montrait des animaux. Et une petite chèvre s'est approchée. La maman a dit à l'enfant « regarde, une petite caresse » et l'enfant a mis sa main derrière son dos et s'est détourné de tout son corps. Il avait bien compris que c'était une invitation à faire une petite caresse à la chèvre alors qu'on ne le lui avait pas dit explicitement. On voit que l'enfant était capable de comprendre les contenus implicites dans cette phrase.

Une autre fois, je jouais avec des enfants et il y en avait un qui avait des bonbons dans la main. Je lui dis « Ah tu as des bonbons ! Tu me donnes un ? ». Il me répond : « tu m'**en** donnes un ». Adulte, j'ai passé des années à essayer de comprendre par la linguistique comment se placent « y » et « en » en français et cet enfant m'a corrigé immédiatement, il n'avait pas plus de quatre ans.

Tout cela montre que la complexité de la langue s'installe très tôt chez l'enfant. Actuellement il n'y a pas de théorie qui explique l'appropriation de ces processus langagiers. J'ai alors essayé de comprendre ce mystère à partir de mes observations. J'ai constaté que les enfants se rendaient compte que mon français était un peu différent. Un jour, ma fille, qui avait deux ans, jouait avec un garçon qui avait à peu près quatre ans. Le garçon me dit « pourquoi est-ce que tu parles comme ça ? (geste pour dire « mal »), et puis ta fille parle comme ça (geste du pouce en l'air pour dire « très bien »). Par la seule musique de la langue orale, les enfants saisissaient que j'étais un peu décalé. J'ai donc profité de ce handicap linguistique pour essayer de tester différentes compétences. Et c'est comme ça que j'ai organisé des petits jeux pour voir comment les enfants réagissaient vis-à-vis des énoncés non acceptables.

Par exemple, je faisais semblant de ne pas savoir comment on nommait les objets. Un jour où l'on jouait à nommer les meubles, je dis « fauteuil » en touchant le fauteuil, je dis « table » en touchant les pieds de la table. Et un enfant d'à peu près trois ans et demi me dit « non, ça c'est un pied, la table c'est ça » en tapant sur le plateau. Cela m'a fait découvrir que les enfants ont très tôt un savoir linguistique leur permettant un usage précis de la langue.

Dans une autre occasion, je faisais semblant de faire des petites fautes en leur demandant leur jugement linguistique, parce qu'ils étaient devenus des experts de la correction.

Je disais : « je vais m'asseoir sur la chaise ». Les enfants approuvaient. « Je vais m'asseoir sur le fauteuil ». « Non, ce n'est pas possible ». Et effectivement, en français, on s'assoit SUR une chaise et DANS un fauteuil. Et entendre « s'asseoir SUR un fauteuil » c'est quelque chose qui chatouille déjà le cerveau des enfants. Et ensuite, je prenais d'autres exemples encore plus complexes : on dit « marcher dans la rue », mais on ne peut pas dire « marcher dans le boulevard ».

C'est ainsi que je me suis rendu compte que les enfants étaient capables de capter et intérioriser ces subtilités de la langue sans passer par des moyens pédagogiques explicites.

A cette époque-là, il y avait un important développement des théories linguistiques. On est passé de l'analyse de structures à ce que Chomsky a appelé la « compétence linguistique ». On s'est intéressé au savoir que tout être humain possède pour exprimer un jugement sur la langue et dire si un énoncé est correct ou pas.

À l'époque, j'étais responsable du cursus du département de linguistique de l'université de Paris VII. Mais avec cette nouvelle manière d'aborder la linguistique, il y a eu toute une série de disciplines qui sont apparues, la sociolinguistique, la psycholinguistique ; la neurolinguistique, l'ethnolinguistique, pour exprimer que le langage n'est pas quelque chose qu'on peut traiter à partir d'un seul point de vue théorique. Nous avons dû changer le nom du département de linguistique en « département des sciences du langage », ce qui implique une vision interdisciplinaire de l'étude du langage.

Souvent les hypothèses sont rapidement dépassées parce qu'elles sont insuffisantes. Celui qui a le secret du langage, c'est le bébé, parce qu'il est capable d'apprendre les langues sans prendre de cours. L'appropriation d'une langue, c'est une capacité naturelle. Il est difficile d'empêcher un bébé d'apprendre à parler, par contre il faut lui apprendre à lire et à écrire.

Un élément fondamental dans l'appropriation de la langue orale c'est la construction de la voix. Dans les langues que nous parlons aujourd'hui, on peut retrouver la trace d'une quantité de voix qui constituent le socle de l'histoire des langues orales.

Trois siècles avant Jésus-Christ, Panini, un grammairien de l'Antiquité, s'est rendu compte qu'il y avait dans une région très lointaine de l'Inde des chants d'une beauté incroyable et qu'il fallait les conserver, les transmettre aux générations suivantes. Panini a cherché à conserver ces chants par des systèmes de représentation graphique. Il a découvert que ce qu'on appelle les mots, c'est une forme de musique. Panini a fait un travail immense pour essayer de transmettre ce patrimoine culturel contenu dans la langue.

Parmi d'autres auteurs de la même époque, en Grèce Dionysos de Thrace a créé la première grammaire pour la langue grecque qui s'intitulait *tekhné grammatiké* et que les latins ont repris sous le terme *ars grammatica*. La tradition grecque a produit des grammaires pour conserver et transmettre également la beauté de la langue. Les grecs y étaient très sensibles et appréciaient peu ceux qui ne parlaient pas bien le grec qu'ils nommaient « barbares ».

En comparant la grammaire de Panini et la grammaire grecque on a constaté des similitudes sonores entre certains mots. Si on prend par exemple le mot « père » : en sanskrit, on disait « pitr » en grec « patros », en latin « pater » avec une accentuation différente. Mais les structures de base étaient les mêmes. On peut dire qu'il restait toujours « P T R » alors que les voyelles changeaient. Et quand on arrive enfin au « père » en français, on retrouve le P et R qui existaient dans la forme d'origine. On a ainsi créé la grammaire comparative.

Grâce à des analyses synchroniques et diachroniques, la linguistique a pu classer presque toutes les langues du monde en familles.

On a découvert que la musique d'une langue se construit à partir d'une musique qu'elle a reçue d'une autre langue et qu'elle a retravaillée pour devenir ce qu'elle est. On peut ainsi retrouver l'origine de chaque langue à travers les siècles. On se rend compte que les langues sont des êtres vivants qui ne se laissent pas anéantir à travers le temps, qui se transforment lentement.

Le latin est à la source de l'italien, de l'espagnol, du portugais, du français, du roumain, qui conservent une mémoire de l'indo-européen, du sanskrit, du grec. Et chaque fois que nous parlons, il reste dans notre voix quelque chose de la musique des langues originelles.-Ce processus dynamique crée dans et par le langage une espèce d'immortalité symbolique.

Je pense que dans nos rêves, se présentent des voix silencieuses ou lointaines. Tout être humain porte dans sa voix la voix de ceux qui lui ont donné la possibilité d'avoir accès à la musique de la langue orale, il est un porte-parole.

Le langage est tellement enraciné en nous du point de vue neurologique, psychique, et culturel que l'on est encore loin de pouvoir définir en quoi consiste l'acquisition des processus langagiers.

Nous avons vu depuis ce matin qu'il faut être attentifs aux capacités des enfants, des bébés, et voir comment on peut les alimenter pour qu'ils puissent avoir un déploiement normal de leurs possibilités psychiques.

On sait depuis la découverte de [Paul Broca](#) que quand l'hémisphère gauche du cerveau est touché, cela provoque l'aphasie. C'est le symptôme d'une personne qui ne peut pas énoncer oralement ce qu'elle pense. L'activité motrice de la parole est désorganisée. En dehors des représentations conceptuelles, il existe des représentations procédurales, c'est-à-dire qui concernent la régulation des gestes de l'appareil de phonation qu'il faut mettre en œuvre pour produire un mot. L'aphasie de Broca manifeste la désorganisation de ces capacités. Dans l'aphasie de [Wernicke](#), ce qui est atteint c'est l'organisation sémantique du discours: la personne peut prononcer correctement mais ce qu'elle dit n'a ni queue ni tête.

Mais alors comment font les enfants pour émerger dans la langue orale en tant qu'être de langage? Ce matin on a fait référence à la représentation de l'absence. Ce processus apparaît dans l'acquisition du langage d'une manière nette avec des conséquences considérables.

Quand on essaie de reconstruire les opérations internes d'un bébé qui apprend à parler, on remarque qu'elles s'accumulent et se déploient comme un bouquet de fleurs qui grossirait sans cesse. La langue est un processus extrêmement complexe qui, une fois qu'il commence à se déployer, ne s'arrête jamais. Et je pense que personne ne déploie complètement les possibilités langagières de sa langue maternelle. La langue se laisse travailler permettant à chaque locuteur de construire son propre style.

J'associe ce déploiement à la vie psychique, car une fois que l'enfant commence à construire du sens en distinguant les voix, on entre dans un processus qui ne s'arrête jamais. Il est impossible d'arrêter de penser. René Descartes a associé la pensée à l'activité mentale et symbolique, manière de se poser comme sujet existant (*je pense donc je suis*). On pourrait ajouter à la phrase de Descartes : « je pense, donc je suis vivant ».

L'opération fondamentale se situe au moment où le bébé est capable de penser que la personne avec laquelle il a créé des liens continue à exister même s'il ne la voit pas. C'est une opération très complexe. S'il ne la fait pas, il ne peut pas se développer. Comment construit-il cette opération-là ?

Contrairement à ce que l'on a longtemps cru, ce qu'on appelle la faculté du langage fonctionne bien avant l'apparition des premiers mots. Elle s'exprime à travers des opérations de liaison constitutives de la langue orale. Il s'agit de mettre en relation des choses différentes pour construire quelque chose de nouveau. Cette opération est discrètement présente chaque fois que nous parlons, rendant la pensée et le langage indissociables.

L'enfant va utiliser cette opération comme une synthèse de tout ce qu'il a vécu avec l'adulte qui l'accompagne. L'adulte le nourrit, il est présent, il le touche, il lui parle, le bébé est content. Il a la capacité, grâce à la faculté du langage, de rassembler tout cela pour le lier à ceux qui l'entourent. C'est ainsi que l'être humain construit la représentation symbolique de l'autre qui se module selon les circonstances de la vie. La représentation symbolique de l'autre crée un espace interne. La psyché peut contenir quelque chose à l'intérieur d'elle-même. Il faut que « l'objet interne » soit protecteur. La question de l'espace psychique a été maintes fois posée par les théoriciens du psychisme et n'est abordable qu'à travers des métaphores spatiales. La topique freudienne en est un exemple. Pour [Donald Winnicott](#), l'objet transitionnel, affirmait-il, n'est ni intérieur, ni extérieur, mais à la frontière. [Didier Anzieu](#), lui, nous a légué sa conception très métaphorique et poétique qu'il a appelé « l'enveloppe psychique ». Nous faisons l'hypothèse que la représentation symbolique de l'autre génère l'espace psychique. Cette « boîte intérieure » devient l'espace abstrait d'avènement des processus mentaux d'intersubjectivité.

Au moment où le bébé crée mentalement l'autre, il va pleurer pour appeler. Mais en créant l'autre, il se pose aussi en tant qu'existant. L'opération fondamentale du langage se trouve là : *le langage est un processus psychique de reconnaissance réciproque de sujet à sujet.*

Donc à partir de cette analyse, tout ce qui a été dit ce matin prend sens : parler avec l'enfant, l'écouter, reconnaître sa pensée, lui envoyer des échos de son activité mentale, c'est l'accompagner dans son devenir de sujet énonciateur. C'est pour cela que les adultes parlent au bébé, même s'il ne comprend pas. Il s'agit de le poser comme être de langage et de projeter le fait qu'il pourra parler un jour.

Une fois que cela est posé chaque langue développe ses propres codes pour mettre en scène l'intersubjectivité. Certaines le font à travers des pronoms, d'autres à travers des particules comme le japonais et d'autres langues asiatiques. Parler c'est poser l'autre en se posant soi-même.

Il faut alimenter sans cesse ces compétences. La meilleure manière de le faire, c'est d'offrir la langue dans toute sa complexité, en particulier la langue du récit dont la musique est différente de celle de la langue de la vie quotidienne. Cette dernière se présente avec des ruptures, de phrases inachevées, des incises. Mais dans un récit, les phrases sont bien construites. Un conte est un « oral écrit ». C'est par là que l'enfant va recevoir les premières informations de ce qu'il va trouver dans la langue écrite. C'est une musique particulière propre à chaque langue. En français, par exemple, il y a le passé simple qu'on n'utilise pas dans la vie quotidienne, c'est presque interdit dans les échanges oraux quotidiens. Mais dès qu'on ouvre un livre pour enfant, qu'on lit un conte, cette forme verbale arrive spontanément. Il ne faudrait pas attendre l'école pour découvrir et expliquer le passé simple. L'enfant l'entend naturellement dans les récits, à condition de lui donner cette musique qui est propre à la langue française. Il y a de la beauté dans la précision absolue du passé simple. Et si on le remplace par le passé composé, on casse la beauté du récit. Les enfants sont très sensibles à ce type de rencontre de mots et à la précision de la pensée. Quand ils ont entendu des histoires au passé simple, eux-mêmes se mettent à raconter des histoires : ils utilisent le passé simple mais en étant parfois piégés par l'irrégularité des verbes (« le lapin parta »). Cela ne s'enseigne pas mais se transmet.

La langue de la vie quotidienne est pleine d'ordres. Mais la langue du conte ou du récit n'est pas une langue pour obéir, c'est une langue pour écouter, et en écoutant, on va éprouver le plaisir du texte oral, en toute liberté, on va déployer cette langue qui ne se laisse jamais acquérir complètement. La lecture apparaît comme un moment de liberté absolue. On ne peut pas forcer quelqu'un à écouter mais on ne peut pas l'en empêcher non plus. On alimente donc la capacité naturelle de l'écoute. À la naissance, un bébé ne parle pas mais il écoute et c'est par l'écoute que les humains commencent à construire des embryons de signification. C'est pour cela que dans toutes les langues on fait la différence entre « entendre » et « écouter ». On « n'écoute » pas l'eau qui coule du robinet, on l'entend, mais dès qu'on veut comprendre quelque chose on se met en position d'écoute, signe d'un sujet vivant qui construit du sens.

Chaque fois qu'on pense, on met en mouvement la vie psychique. Celui qui écoute reconstruit l'activité mentale de la personne qui est en train de parler. Dans une situation de lecture à voix haute, le bébé va découvrir très vite que l'adulte qui lit prête sa voix pour donner une musique à quelque chose qui est contenu dans le livre.

Dans toute langue il y a des mots extrêmement fréquents que l'enfant intériorise musicalement très tôt, ils apparaissent immédiatement dans le texte lu. Le bébé va commencer à faire dialoguer son lexique mental, musical, avec ce qu'il entend à travers la voix du lecteur, c'est ainsi que les tout petits donnent du sens aux histoires et le livre commence à faire partie de sa psyché ; quelque chose qui est à l'extérieur, dans le livre, entre écho avec quelque chose qui est dans le monde l'intérieur de l'enfant. Ces expériences internes ont des conséquences positives pour le développement cognitif. Les enfants découvrent que dans un texte il y a du sens, il y a de la pensée.

Cela déclenche la curiosité des enfants pour les textes écrits. Ils réclament qu'on leur lise les étiquettes sur les produits ménagers, les publicités sur les murs : ils décèlent ainsi la fonction de l'écriture.

L'enfant va aussi appréhender l'espace culturel du livre, un livre possède une forme, une taille ; son schéma corporel se met en miroir avec le livre. Il va découvrir aussi une nouvelle temporalité : le

temps de la langue orale et celui de la langue écrite. Donc un mot comme « hier » ou « ce matin » dans le livre n'a pas le même sens quand il est lu que quand il est dit dans la vie quotidienne. La temporalité du conte se construit à l'intérieur du récit lui-même. Pour mieux les différencier, on va dire « il était une fois ». Il y a plusieurs temporalités qui se mettent en mouvement simultanément sans qu'on ne se rende compte. Apprendre à lire et à écrire implique la maîtrise des nouvelles modalités du temps.

La lecture à haute voix offre toute une série de préalables pour que l'apprentissage de la lecture et de l'écriture se passe dans de bonnes conditions. Sans cela les enfants apprennent moins vite et de manière moins fluide, certains souffrent, et d'autres se sentent humiliés : ces derniers quittent l'école sans savoir ni lire ni écrire. Le problème existe dans tous les systèmes éducatifs du monde. Pour créer du sens il faut que l'être humain arrive à moduler, à mettre en dialogue, trois types de temps : le temps de la langue (présent, passé, etc.), celui de la mémoire du sujet, et le moment de l'énonciation.

Analysons quelques aspects d'un conte.

[Il présente *Dinosaures, dinosaures* / Byron Barton – L'école des loisirs, 1990]

On a parlé de la musique de la langue, on la trouve dans l'itération du mot « Dinosaures, dinosaures », on entre déjà dans un mouvement musical.

On a parlé de l'absence : « il y a longtemps vivaient les dinosaures ». Ce « longtemps » permet de signaler qu'il s'agit d'un moment différent de celui où l'on parle. Le verbe à l'imparfait « Vivaient », dit que ce dont on parle n'est plus là. Et ce n'est pas un hasard si on utilise des dinosaures.

[Il lit le texte qui décrit les dinosaures]

« Des gros dinosaures et des petits dinosaures » : on renvoie à l'enfant à lui-même et à ses parents.

« Des dinosaures furieux et des dinosaures heureux, des dinosaures affamés » : une description d'émotions qui parlent à l'enfant.

Dans ce livre-là, on a utilisé un temps différent de celui du moment où l'on parle, c'est le temps du récit. On a commencé à dire qu'il y avait quelque chose qui n'est pas là et qu'on va reconstruire avec l'activité mentale. On attribue au dinosaure des griffes ou des dents pointues... Un mot, c'est une « boîte musicale » qui contient les propriétés de ce dont on parle. Les contenus des mots portent la mémoire de ceux qui les ont utilisés. L'enfant reçoit alors une sorte de leçon extrêmement agréable du point de vue cognitif.

Très vite l'auteur parle directement à l'enfant, et les bons livres sont ceux qui s'adressent à l'enfant et pas ceux qui parlent de l'enfant. Parler à l'enfant, c'est lui donner la possibilité de découvrir le monde extérieur, le monde social, et celui qui est à l'intérieur de lui-même. Ces trois mondes se construisent en même temps et dans ce livre-ci, si on regarde bien ils sont tous représentés.

La lecture individuelle à haute voix permet la réalisation d'activités partagées gratifiantes entre l'adulte et l'enfant. Cette activité est source de bénéfices linguistiques, psychiques et culturels pendant la petite enfance, bénéfiques qui l'accompagneront pendant toute sa vie.

Et en tant que linguiste, je voulais le partager tout cela avec vous.

Merci.